

24 images

24 iMAGES

Praha-Florenc de Pierre Hébert

André Roy

Numéro 149, octobre–novembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2010). Compte rendu de [*Praha-Florenc* de Pierre Hébert]. *24 images*, (149), 48–48.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2010

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Comme la statue de Giordano Bruno, dans la performance du même nom enregistrée en 2005 par Pierre Hébert, la sculpture située en face de la gare d'autobus Florenc, de Prague, dans ce court métrage, permet de déclencher une méditation sur un lieu. Bas-relief représentant deux travailleurs – le genre



de prolétaires glorifiés par les régimes communistes –, elle devient ici une stèle. Quelque chose de disparu, de fantomatique – plus que le rappel d'une propagande – est signalé dans ce premier volet d'une série intitulée « Lieux et monuments » et sous-titrée « Notes sur le réalisme socialiste ». Ce monument rappelle que tout art idéologisé à l'excès comme le réalisme socialiste peut être renvoyé aux poubelles de l'histoire, tel que le confirme l'indifférence des gens qui passent devant lui. Peut-être s'agit-il même de l'effacement de sa signification politique première qu'effectue le cinéaste par ses interventions animées exercées à l'intérieur même du bas-relief? Nous pouvons déjà dégager cette dimension de ce film – beau, presque séduisant – qui *travaille* la matière de l'image, en constante transformation, et le son, mélange de bruits hors champ et d'une musique de Stefan Smulovitz. Selon la génération de spectateurs, la sculpture pourra ainsi être perçue soit comme une œuvre engageant regret et chagrin, appelant la mélancolie en tant qu'artefact, soit comme une chose aussi étrange qu'incertaine, voire inquiétante, un ovni venu d'on on ne sait où. C'est toute la richesse de *Praha-Florenc* de multiplier ces affects. – André Roy

Les journaux de Lipsett de Theodore Ushev – court métrage

Theodore Ushev est un cinéaste sans égal et nous étions quelques-uns, impatients, à attendre de lui, après quelques courts essais, une nouvelle proposition d'envergure. Il faut dire que dans le diptyque constitué de *Tower Bawher* et de *Drux Flux*, Ushev illustre avec virtuosité les développements esthétiques et technologiques au xx^e siècle, en particulier le constructivisme, en en proposant une sorte de nécrologie. Cette fois, il s'attaque à la figure légendaire d'Arthur Lipsett, grand cinéaste expérimental, intimement lié avec quelques autres à l'aura d'audace et d'inventivité entourant les films réalisés dans les années 1960 à l'ONF. On pouvait prévoir le film comme un hommage posthume, phénomène courant dans la production contemporaine.

Cependant, dans un premier temps, ce qui peut frapper l'esprit du spectateur des *Journaux de Lipsett*, c'est sa dimension ouvertement narrative. Le récit biographique y occupe une large place, non seulement perceptible d'emblée par la palette graphique figurative, mais aussi dans sa dimension littéraire, très écrite. Un texte concis, rédigé par l'écrivain et critique Chris Robinson, transcrit les pensées et préoccupations du personnage de Lipsett. Dans la version française, le texte est lu en voix off avec sobriété et aplomb par Xavier Dolan.

Semblable cohésion narrative appelle bien sûr une autre forme de montage qui n'évite pas les sauts et les ruptures de ton, mais inscrit en son centre le personnage, dessiné et peint, de Lipsett. La résonance picturale du propos donne le goût d'y voir un tournant dans l'œuvre d'Ushev, soudain tenté par le roman graphique

en mouvement. Il y réalise aussi un travail de montage ni plus ni moins que soufflant. En d'autres mots, le cinéaste parvient ici à renouveler l'ensemble de son approche.

L'une de ses belles réussites est aussi d'offrir un portrait des années 1960 en utilisant les documents les plus hétéroclites, de la fameuse lettre de Kubrick à Lipsett, à l'appropriation et à la reprise entêtante de quelques plans de *Bande à part* de Godard (tirés de la célèbre séquence de danse, mais aussi de la course contre la montre au Louvre). Les emprunts servent à exprimer aussi bien l'effervescence d'une époque que la force créatrice de Lipsett. En entremêlant ainsi des images emblématiques avec des extraits de quelques films majeurs d'Arthur Lipsett, Ushev fait preuve d'une grande et rare maîtrise de son art. – Guillaume Lafleur

